

« L'œil photographique fixe les souvenirs trop passagers pour la rétine humaine et, suspendant à son gré le mouvement des choses, dévoile, grâce à ses instantanés, tout un monde nouveau aux peintres de la vie. » (Giard)

Dans le coin d'une pièce aux contours mal définis, un photographe. Son appareil dans une main, la lumière au bout de l'autre. Entre le mur et lui, un monde prêt à basculer, à renaître, à prendre une nouvelle consistance. Il s'est extrait d'une chambre noire, il a couru derrière la pensée de l'image. Il a cru pouvoir écrire et fixer les moindres traits de la lumière. Et il s'est cogné à d'autres murs, s'est vu reprocher de reproduire la nature au lieu de vouloir l'imiter, a longtemps été classé au rang de ceux qui tombent dans la facilité. Niepce lui-même n'a-t-il pas trouvé dans la « photographie » un moyen de combler ses lacunes en dessin ? Ou, peut-être, un moyen de les magnifier.

Entre science et art, le photographe, réhabilité, est sans doute à l'origine de « *la transformation du caractère général de l'art* » (Benjamin).

Dans cette même pièce, celui qui trace les contours de la lumière se tourne alors et tombe sur une page blanche. Ne pouvant la remplir, il la tend au poète.

Assistant en silence au dialogue entre le clair-obscur et le photographe, le poète accueille en lui toutes les nuances qui lui sont offertes. Lui aussi, il puise dans les formes du monde ce qui sera la matière de sa poésie ; lui aussi, il fixe le visible et l'invisible ; lui aussi, il a essayé de dompter la toute-puissante luminosité. « *Surgissant enfin dans le soleil* » (Luzi), il a suivi une inclinaison naturelle, quitte à s'en brûler les ailes.

Aussi sont-ils tous deux, à se faire face, à faire corps, pris dans un faisceau qui ne les effraie ni ne les apaise. Comme si « le feu les avait avalés » dans cette pièce « aux murs de chaux

vive ». Ils examinent les possibilités nouvelles que l'un lègue à l'autre. Tentent de saisir l'entrelacement de deux oiseaux, de « traverser des voix qui fusent et des regards », de graver le mot « VISAGE » comme leur art le leur permet.

L'un n'est pas le miroir de l'autre, mais ils se questionnent et se répondent : ils dialoguent infiniment.

Main dans la main, le photographe et le poète, « soutenant le ciel », n'ont de cesse de redéfinir leur propre langage. Ce qu'ils soutiennent en réalité, ce sont les moindres gouttes, aspérités, poussières, nuages, gravats... éléments qui se trouvent suspendus dès lors que leur œil vient à les rencontrer. Et, à travers ce geste, demeure l'intime conviction de « *faire entendre le silence de la matière* » (Yves Bonnefoy).

Puissiez-vous l'entendre également, et recueillir en vos mains les traces humides de cette soudaine et sensible « À Verse ». En elle résonneront à jamais une infinité de ricochets.

Cathia Chabre

Rédactrice en chef